

# LE PRÉCURSEUR,



## JOURNAL CONSTITUTIONNEL DE LYON ET DU MIDI.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Ce Journal paraît tous les jours excepté le lundi. — Le prix de l'abonnement est de 16 fr. pour trois mois, 31 fr. pour six mois, et 60 fr. pour l'année — Affranchissemens pour l'étranger, 2 fr. par trimestre. — On s'abonne à Lyon, rue Saint-Dominique, passage Condorc au deuxième étage; à Paris, chez M. Sauret, libraire, place de la Bourse, et chez tous les Libraires et Directeurs des Postes. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

LYON, 3 octobre 1827.

M. Isambert est arrivé à Marseille, il a assisté à l'audience de la chambre des vacations du tribunal civil. Un jeune avocat qui donne les plus grandes espérances, M. de Foresta, qui plaideait ce jour-là, s'est adroitement écarté de son discours pour adresser à M. Isambert les paroles les plus flatteuses; cet hommage rendu à une des gloires du barreau français, était l'expression unanime de l'assemblée.

— Le 7 du mois prochain les religieuses capucines de la même ville vont prendre, processionnellement, possession du magnifique couvent qu'elles ont fait construire à l'extrémité du Chapitre.

— Le *Messenger* rapporte un trait d'escroquerie qui nous paraît plus amusant que croyable :

« Il y a environ deux mois, dit-il, qu'il vint à Marseille un aventurier nommé V.... Il se présenta à la famille de M. X...., qui l'accueillit avec une confiance entière, et pour laquelle il était, disait-il, porteur de plusieurs lettres de recommandation qu'il avait perdues en route. L'esprit orné de mille petits talens de société, et doué d'une élocution entraînante, il séduisit le cœur de la plus jeune des filles de M. X.... C'est ce qu'il désirait. Quand il se fut assuré la confiance des autres membres de la famille, il jugea à propos de mettre son projet à exécution. Un jour que M. X.... et ses enfans étaient à table, la porte s'ouvrit, et l'on voit paraître V.... en costume de sauvage, des plumes blanches autour de la tête, autour du corps; les bras nus, les jambes couvertes de colliers, et un arc à la main. Il salua profondément ses hôtes, et au milieu de l'étonnement général, il parvint en ces termes: Vous me prenez pour un fou, détrompez-vous; je suis roi, et roi de Tomboutou, vaste et puissant royaume situé au centre de l'Afrique. Vous allez apprendre comment de simple aspirant de marine, ne j'étais, je suis monté au rang élevé que j'occupe aujourd'hui. Écoutez: je me trouvais à bord de la *Méduse* lorsqu'elle périt sur le banc d'Arguin; mes compagnons se noyèrent; plus robuste qu'eux, je me sauvai à la nage, et abordai les côtes du désert de Sahara. Je marchai plusieurs mois sans découvrir la moindre habitation. Enfin, pour vous épargner l'ennui de mes souffrances, je vous dirai tout simplement que des Maures me rencontrèrent, me firent prisonnier, me conduisirent à Tomboutou, et me vendirent au roi, qui fut charmé de me posséder, quand il sut que je connaissais un peu la médecine. Il fit une maladie grave, et mes soins lui rendirent la santé. Cette cure me valut des honneurs extraordinaires. Au bout de trois mois il fit une autre maladie, mais soit que la nature ne secondât pas mes moyens, soit que ma science se trouvât en défaut, le roi mourut. Le peuple qui, dans ce pays, nomme ses souverains, jeta les yeux sur moi, et m'assit sur le trône de Tomboutou. Possesseur d'un royaume où aucun étranger, excepté moi, n'avait encore mis le pied, je me fis admirer par la sagesse de mes lois. Toujours occupé de l'avenir, j'amassai des trésors immenses; l'occasion m'a prouvé que cette prudence n'a pas été inutile. Un ambitieux s'avisa, pour mon malheur, de répandre parmi le peuple, que je n'avais pas subi l'opération indispensable à ceux qui veulent régner. C'était de se faire couper le nez. Mes ennemis se joignirent à cet ambitieux, et il fut résolu que l'on me retrancherait cette partie préminente de mon visage, ou que je renoncerais au titre de roi. Je me trouvais dans cette triste conjoncture, sans oser me confier à personne. Cependant je pris un parti désespéré. Une nuit que tous mes sujets dormaient, j'emportai mes trésors, et sortis de la ville de Tomboutou, sans savoir de quel côté je devais diriger mes pas. Je marchai droit devant moi, et après quarante jours d'une marche forcée, je me trouvai sur le bord de la mer, où un navire Anglais qui était là pour empêcher la traite des noirs, m'accueillit et me conduisit en Angleterre où je dois dans peu retourner pour me mettre à la tête de quinze cents hommes qui me remettront sur le trône de Tomboutou. Mais tous mes vœux ne se bornent pas là; j'aspire à devenir l'époux de votre fille, et quoiqu'elle n'ait que cent mille francs de dot, il me sera doux de la choisir pour reine. Ici V.... se tut; et toute la famille, de s'écrier: il est roi!!! Nous ne l'aurions jamais cru. Le père ne fit pas long-tems attendre sa réponse; et d'une voix émue par la vanité et la surprise, il dit: Sire, puis-

que vous avez daigné vous abaisser jusqu'à aimer ma fille, je vous la donne pour épouse. Mais comment, sire, ajouta-t-il, pourrez-vous oublier le peu d'attention que nous avons eu pour vous? Comment.... Ne parions plus de cela, répliqua V.... permettez seulement que je fasse un petit présent à la reine, ma future épouse; et il sortit un collier de grosses pierres fausses dont il entourait le cou de Mlle. X.... et chacun de s'extasier sur la beauté des diamants et la générosité du roi. Au dessert on but à la santé de V.... et des cris de vive le roi! firent long-tems retentir les vitres.

Le lendemain V.... se présente chez son futur beau-père, et lui demande dix mille francs pour se faire confectonner un diadème. Ce n'est pas qu'il manque d'argent, mais il est jaloux de devenir le débiteur de M. X.... C'est une politesse qu'il lui a ménagée. Le bon M. X.... trouve fort étonnant qu'il ne demande pas davantage, et lui compte les dix mille francs. V.... muni de la somme qu'il désirait, sort de la maison, se fait attendre deux ou trois jours, et ne reparait plus. La famille X.... voyant qu'elle avait été la dupe d'un intrigant, a tenu le secret de l'aventure tant qu'elle a pu, et si le plus grand des hasards ne nous l'eût fait connaître, on n'aurait jamais su l'histoire du faux roi de Tomboutou.

Ce fait nous rappelle celui du faux roi de Pologne. »

Le jardin des Montagnes - Françaises a présenté dimanche dernier un spectacle aussi extraordinaire que curieux. Il servait ce jour-là d'asile à la nombreuse ménagerie de la dame Tourniaire; mais au lieu d'y voir les animaux enfermés dans des cages, et dans un espace étroit, au sein d'un air infecté par les exhalaisons, on pouvait les y contempler dans toute la liberté que la sécurité publique permettait de leur donner, et dissimulés comme des bêtes fauves dans un parc. Au pied d'un arbre sur lequel étaient placés des singes ou des oiseaux rares, on voyait le lion de Perse, l'hyenne, le tigre, la panthère, etc. Plus loin le grand rhinocéros mâle. On aurait pu se croire sur la côte d'Afrique, si l'on n'y avait vu en même tems l'élan de Russie, l'ours blanc de la mer Glaciale, etc., une foule d'autres animaux de tous les pays et de tous les climats. Cette exposition d'un nouveau genre a étonné, surtout en montrant la puissance de l'homme qui parvient à plier presque au caractère d'animaux domestiques, les mœurs des animaux les plus féroces et les plus indomptables. La partie la plus intéressante de ce spectacle a été la docilité de l'éléphant, que son conducteur a promené dans toutes les allées du jardin, en s'en faisant suivre comme par un chien, et en lui faisant exécuter au moindre signe un grand nombre de mouvemens. Si le tems permet à la dame Tourniaire de nous offrir encore une fois ce spectacle, nous ne doutons pas qu'il n'attire la foule, toujours avide de nouveautés, et il serait réellement difficile d'en imaginer une qui soit plus agréable.

— Le 30 de ce mois, en exécution de la fondation faite dans le testament du major-général Martin, M. le maire de Lyon a procédé à la délivrance de dix prisonniers pour dettes, jusqu'à la concurrence de la somme de douze mille francs, consacrée annuellement à cet usage.

On ne peut qu'applaudir à la bienfaisance éclairée de notre compatriote. Toutefois nous faisons des vœux pour qu'on fasse disparaître de notre législation une voie de contrainte à laquelle ceux qui mériteraient qu'elle leur fût appliquée savent toujours se soustraire, et qui ne frappe presque jamais que de malheureuses victimes de l'usure. Aussi sommes-nous d'avis que les richesses destinées par le bienfaiteur de notre cité à instruire notre population ouvrière, et par conséquent à rendre ses travaux fructueux, sont encore mieux employées que celles qui sont destinées à payer ses dettes. Les unes sont un remède impuissant pour un mal dont les autres tarissent la source.

— A voir le résultat des opérations du conseil de recrutement, on dirait que notre jeunesse est presque toute invalide ou infirme. Dans la division de Lyon (Midi et la Guillotière), le nombre des jeunes gens soumis au tirage a été cette année de 485, celui du contingent de 159 hommes. En supposant qu'il faille déduire du nombre des 485, le dixième pour les dispenses légales accordées aux fils aînés de veuves ou frères de militaires so-

drapeaux, il restera toujours que le contingent était du tiers des appelés, par conséquent que chaque jeune homme tirant au sort avait deux chances contre une en sa faveur, sauf les réformes pour maladies, infirmités etc. Cependant ces réformes ont été si nombreuses, que le dernier N° du contingent définitif a été le 420<sup>e</sup>, et que sur les 485 jeunes gens, il n'y en a eu que 56, c'est-à-dire à peu près le 9<sup>e</sup>, de libérés par le sort.

La même chose a eu lieu, en proportion cependant un peu moindre, dans les autres divisions de la ville. Ainsi on trouve :

*Division du Nord et la Croix-Rousse.*

Contingent demandé.	109 hommes
Nombre des jeunes gens qui ont participé au tirage.	551
Dernier N° appelé.	268
Libérés par le sort.	63

*Division de l'Ouest et Vaise.*

Contingent.	159 hommes
Jeunes gens qui ont tiré au sort.	255
Dernier N° appelé.	190
Libérés par le sort.	45

— S. A. R. Mgr. le Dauphin a fait souscrire pour trois exemplaires à l'Historie du Dauphiné (1), par notre compatriote, M. Chappuys de MontlaVille.

— Deux colonnes de marche commandées chacune par un chef de bataillon doivent quitter Perpignan, savoir :

La première, forte d'environ 1,000 hommes, et composée des détachemens du 41<sup>e</sup> de ligne, 600 hommes environ; d'artillerie à pied, 55 hommes; 16<sup>e</sup> de ligne, 300 hommes, et 2<sup>e</sup> régiment du génie, 43 sapeurs, quittera Perpignan le 11 octobre, sous le commandement d'un chef de bataillon du 41<sup>e</sup>, pour se rendre à Barcelone, où elle arrivera le 20 dudit.

La deuxième colonne, forte de 750 hommes, et composée des détachemens du 1<sup>er</sup> léger, 10<sup>e</sup> de ligne, 306 hommes environ, et 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs, 60 hommes; sous la conduite d'un chef de bataillon du 10<sup>e</sup> de ligne, partira également de Perpignan, le 22 octobre, pour être rendue à Barcelone le 31 dudit.

Cette troupe est destinée à remplacer en Espagne les militaires libérables au 31 décembre.

PARIS, 1<sup>er</sup> octobre 1827.

— La cour d'Amiens a rendu, le 27 de ce mois, sur la plaidoirie de M<sup>e</sup> Creton, un arrêt qui consacre les principes adoptés par la cour royale de Limoges, dans son arrêt du 15 septembre. La cour s'est déclarée compétente, et a décidé que la belle-mère pouvait valablement déléguer ses contributions à son gendre, bien qu'elle eût des fils ou petits-fils, s'ils n'avaient pas l'âge nécessaire pour être électeurs eux-mêmes. M. le procureur-général a porté lui-même la parole. Aucun conflit ne paraît avoir été élevé.

— Nous croyons savoir que MM. les manufacturiers et fabricans qui ont exposé au Louvre, et dont les produits ont été trouvés dignes de récompense, recevront après-demain matin, à dix heures et demie, dans les appartemens du palais des Tuileries, et des mains mêmes du roi, les témoignages de satisfaction que S. M. aura jugé à propos de leur accorder.

— M. le baron Cuvier vient de faire une perte irréparable dans la personne de Mlle Clémentine, sa fille, morte hier, après une maladie de deux mois qu'elle a supportée avec beaucoup de courage et de résignation.

— Pendant les nuits du 26 au 27 et 28 août dernier, il est tombé beaucoup de neige sur les plus hautes montagnes de la Corse.

— On mande d'Avignon que le ban qui porte permission de vendanger a été publié, et que les vendanges ont dû commencer le 26 de ce mois. La récolte ne se présente pas sous des auspices favorables, sous le rapport de la quantité des raisins.

— Une diligence qui sortait d'Avignon et se rendait à Nimès, a versé il y a peu de jours, à la descente du pont, sur la rive droite du Rhône; un militaire invalide a été blessé assez grièvement au tronçon d'une jambe déjà amputée. C'est le seul accident fâcheux qui soit arrivé. Par un de ces hasards qu'on ne saurait expliquer, un enfant à la mamelle qui se trouvait sur les genoux de sa mère au moment de la chute, n'a éprouvé aucun mal.

— On nous écrit de Vienne, 22 septembre : « Le prince de Metternich arrive ce soir. Son mariage avec Mlle de Leykam sera, dit-on, célébré le 25 octobre. Cette demoiselle est issue d'une très-ancienne famille de Hesse-Darmstadt. LL. MM. ont donné leur consentement à ce mariage.

L'enfant D. Miguel devait partir au mois d'octobre, mais on ne connaît encore ni la route qu'il suivra, ni le jour de son départ. Dans aucun cas, ce départ n'aura lieu avant 15 jours. »

Le bruit s'est répandu que les affaires des Grecs prennent une tournure de plus en plus favorable, qu'un consul russe avait été accrédité auprès du gouvernement grec, et que M. le comte Capodistria allait être officiellement reconnu comme président de la Grèce par les trois puissances alliées. ( Courrier Français. )

EXTERIEUR.

FRONTIERES D'ESPAGNE.

*Vallée de Carol, 25 septembre.*

Les agraviados viennent d'entrer à Puycerda. Le gouverneur avait réuni environ cinquante miquelets au petit nombre des soldats de ligne qui étaient en son pouvoir; à l'approche des mécontents, au nombre d'environ cinq à six cents hommes, le gouverneur fit sortir sa petite troupe, et aussitôt la fusillade s'engagea. Aux premiers coups de fusil, les miquelets se débattirent et abandonnèrent les soldats de ligne, dont l'officier fut tué.

*Puycerda, 24 septembre.*

La terreur qui subjuguait la population de cette contrée depuis la menace bien authentique d'une prochaine invasion, s'est montrée dans toute sa force. Tout le monde fuit vers la frontière voisine; mais il faudra subir la loi du plus fort. Il n'y a ici aucun moyen de résistance. Notre gouverneur est allé prendre position dans une ferme, aux portes de Bourg-Madame, d'où il ne peut tarder d'être débusqué, si l'on veut s'en donner la peine.

Il est vrai que le marquis de Campo Sagrado est remplacé par M. le comte d'Espagne dans le gouvernement supérieur de la Catalogne; mais, au lieu d'aller en exil à Oviédo, comme la résolution en avait été prise d'abord, il ira occuper à Madrid sa place de doyen du conseil suprême de la guerre.

Par suite de combinaisons qui, si elles peuvent se réaliser, auront d'heureux résultats, le général Monnet est parti de Barcelone par mer pour se rendre à Tarragone, d'où il tentera une expédition sur le col de Balagua, afin de tâcher de débayer cette gorge, nouvelles Thermopyles, qu'occupent des corps d'agraviados pour intercepter le passage des troupes qui sont dirigées sur la Catalogne par la province de Valence. Deux bataillons sont ainsi tenus en échec depuis quelque tems dans la place de Tortose.

De retour de la capitale, avec ordre de reprendre son gouvernement de Mataro, le général Romagosa s'est, dit-on, arrêté à Lérida pour y attendre M. le comte d'Espagne et arriver avec lui à Barcelone.

Sur ces entrefaites, l'action du gouvernement du roi est nulle, et les agraviados, que l'on qualifie de séditions et d'insurgés, acquièrent tous les jours de nouvelles forces physiques et morales. La lutte de ce tems a quelque chose d'extraordinaire et d' inexplicable. L'organisation des deux bataillons de tiradores del ray, qui se faisait à Garcia, paraît avoir été subitement abandonnée. Un premier appel avait été fait aux illimitados ou militaires de l'armée royale, et presque personne ne s'était présenté. On a eu recours alors aux indéfinidos, ou militaires constitutionnels. L'affluence a été grande. Les portes de Barcelone suffisaient à peine pour le passage de ceux qui allaient s'enrôler; mais un tel résultat a sans doute fait naître d'autres réflexions; et tout reste, jusqu'à nouvel ordre, suspendu à cet égard. Tout ce qui se passe est un problème dont la solution est réservée au général d'Espagne, qui arrive armé des terribles décrets de 1825.

La famille de M. le maréchal de camp baron d'Ortaffa, gouverneur d'Ostabrich, est partie de Gironne, le 24 du mois actuel, pour se rendre à Perpignan, d'où elle est originaire.

*Frontières de Navarre, 26 septembre.* Les personnes arrêtées à Saragosse, à raison de la conspiration qui devait y éclater, ont été conduites au nombre de 23 dans la citadelle de Carthagene. Les cent hommes que le capitaine-général de l'Aragon avait envoyés de Saragosse à Caspe pour y empêcher un soulèvement ont été obligés de se replier; cette ville s'est prononcée ouvertement en faveur de l'insurrection de Catalogne.

Quoique bien surveillé à Pampelune, Juanito a su tromper la vigilance des autorités; il est allé rejoindre la junte insurrectionnelle d'Estella.

Le capitaine-général Blas-Fournas a reçu l'ordre du ministre de la guerre non-seulement de redoubler de vigilance à l'égard des constitutionnels, mais d'observer principalement la conduite et les démarches des officiers de la ci-devant armée de la foi, notamment du commandant Francho Verry; il doit les réunir souvent, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, pour les compter: une telle mesure de défiance déplaît à ces officiers par qui la restauration s'est opérée. La police a pareillement reçu des ordres sévères pour surveiller les étrangers qui entrent en Espagne ou qui en sortent.

Le capitaine d'un navire venant de Ribadeo raconte qu'on avait publié dans cet endroit, comme dans la Galice entière une invitation à tous les individus qui ont servi depuis 1808 jusqu'à 1825, et quand même ce serait du tems de la constitution, de prendre les armes, de se rendre au chef-lieu de leur district pour y être enrôlés et marcher de là vers la Catalogne; mais il ajoute que le capitaine-général Eguia a tellement fatigué les habitans de la Galice, qu'une explosion semblable à celle de la Catalogne pourrait bien y éclater.

A Logrono et dans toutes la province de la Rioja, on a réuni les officiers qui ont servi du tems de la constitution. On leur a

demandé s'ils voulaient servir le roi et marcher contre les insurgés, à quoi ils ont répondu tous affirmativement.

Plusieurs officiers supérieurs portugais, émigrés en Espagne, se rendent à Paris pour présenter leurs hommages à l'infant don Miguel; ils ont été fâchés d'apprendre qu'ils avaient été devancés par Silveira, qu'ils traitent assez mal.

Madrid, 20 septembre.

Des troupes ont été échelonnées sur la grande route de Valence pour former l'escorte de S. M., qui partira le 22 au matin de l'Escorial et arrivera à Saragosse le 27 au soir. Plusieurs régimens continuent à traverser cette capitale pour se rendre en Catalogne, où les insurgés font de rapides progrès. On assure qu'ils se sont rendus maîtres du fort de Péniscoia dans le royaume de Valence, et de Mequinenza dans l'Aragon. De forts détachemens de volontaires royalistes du royaume de Valence se sont rendus avec armes et bagages dans les rangs des insurgés.

L'Andalousie et la Galice sont aussi dans un état de fermentation de nature à donner des inquiétudes. La plus grande consternation règne ici; la moitié des comptoirs sont fermés, et les gens riches font leurs dispositions pour émigrer en France.

L'évêque de Lérida regarde les maçons comme les seuls auteurs des maux qui affligent cette province; selon lui, les apostoliques sont étrangers à ces désordres.

Les maçons, dit Mgr. dans sa pastorale, ces ennemis du roi et de la patrie, tressaillent d'allégresse à la vue du succès qui accompagne leurs manœuvres criminelles.

De son côté, la junte insurrectionnelle de Wich, a publié une proclamation dans laquelle on lit :

« Notre but glorieux est que notre bien-aimé monarque, Ferdinand VII. soit délivré des infâmes *maçons* qui, par artifice et sagacité, ont su conserver ou usurper le gouvernement.

Le *Constitutionnel* publie une lettre de Madrid du 20 septembre, dans laquelle on trouve les nouvelles suivantes :

Le général Monet a livré, le 14 du courant, à Conca del Tren, grande vallée située à une lieue de Tarragone, un combat dans lequel il a eu deux chevaux tués sous lui, et a été complètement battu. Les rebelles ont repoussé jusque dans Tarragone, où ils les ont renfermés, deux régimens de troupes royales, et ils assiègent en ce moment cette place. On assure que c'est la nouvelle de ce combat, jointe à celle de la désertion aux insurgés de plus d'un tiers des troupes royales, qui a décidé S. M. à partir en poste.

Le roi a envoyé au gouverneur de Tarragone l'ordre de partir pour Barcelone, le 27 au matin, jour de l'arrivée de S. M., et il a fait inviter la junte centrale de gouvernement établie par les insurgés à Manreza, à se rendre le 28 à Tarragone pour y conférer avec lui en personne, lui promettant qu'il n'y aura à Tarragone aucune des autorités supérieures civiles ou militaires qui y sont actuellement, et qu'il y entrera seul avec sa suite et sa faible escorte. On doute que la junte des insurgés obéisse à cette invitation du roi.

Deux régimens de troupes royales, en passant par un détroit qu'on appelle le *Col de Balaguer*, ont été surpris et taillés en pièces par six mille insurgés commandés par un étranger dont on ignore encore ici le nom et même la nation.

Les insurgés viennent de répandre dans toute la Catalogne, et même à Barcelone, une proclamation au nom du roi, dans laquelle amnistie pleine et entière est accordée pour opinion et délits politiques à tous les Espagnols depuis 1808 jusqu'à ce jour.

Ce ne sont plus des bandes qui forment l'insurrection, c'est une levée en masse.

Les dernières lettres de Galice annoncent un mécontentement général dans cette province : on y craint un soulèvement contraire à celui de Catalogne. En Galice ce serait : *vive la constitution!*

#### PORTUGAL.

Lisbonne, 15 septembre.

Par un décret de la régente, en date du 15, les censeurs du nouveau journal *la Trompette* sont destitués pour avoir permis dans cette feuille l'insertion d'une soi-disant proclamation des républicains, qui n'est autre chose que la traduction de celle que la *Gazette de France* a rapporté dans le teus.

M. Recacho, ex-intendant-général de la police en Espagne, est arrivé ici sain et sauf.

Il paraît certain que 8,000 hommes de troupes anglaises vont débarquer incessamment ici, et se rendront ensuite sur la frontière d'Espagne pour y prendre position.

#### VALAGHIE.

Bucharest, 11 septembre.

D'après des nouvelles de Smyrne, venues par la voie de Constantinople, on ne savait encore au 28 août rien de l'arrivée de la flotte égyptienne dans les eaux de la Grèce. On commençait à croire que le vice-roi n'avait fait sortir son expédition que jusqu'à une certaine hauteur, et seulement pour montrer son dévouement au sultan; mais qu'après avoir eu connaissance de la convention du 6 juillet, il aura pu craindre d'exposer sa flotte à quelque danger dans les parages de la Morée.

L'ordre pour l'approvisionnement des frontières du Danube est arrivé à Silistria.

#### RUSSIE.

Odessa, 10 septembre.

Une partie des magasins sédentaires de notre gouvernement vient d'être mobilisée, et l'administration des subsistances et des hôpitaux, composée jusqu'à présent d'employés civils, vient de recevoir des chefs militaires. On dit que le corps de Wittgenstein va se concentrer et recevoir dans le courant du mois plusieurs renforts de cavalerie légère et d'artillerie à cheval. Une division de hussards qui fait partie du corps de Sacken, vient de quitter Orel pour se porter sur Kischenev. Quoique l'on ne croie guère ici à la guerre, parce que l'expérience a plusieurs fois démontré que tous les préparatifs pour les mouvemens militaires n'ont pas été suivis d'hostilités, une rupture sérieuse avec la Porte paraît cependant probable; car on apprend que de leur côté les Turcs envoient des renforts considérables de troupes et de matériel vers leurs forteresses du Danube, ce qui n'était jamais arrivé précédemment aux époques où nos armées avaient pris la position la plus menaçante.

Des lettres particulières de Saint-Petersbourg parlent du prochain départ de notre empereur bien-aimé pour la Bessarabie. Nous espérons alors avoir le bonheur de le posséder dans nos murs.

Une partie de la flotte de Sebastopol, deux frégates et trois bricks, est maintenant à l'ancre dans notre port. La construction des bâtimens, ainsi que l'armature répondent aux espérances qu'on en avait conçues. Ils sont construits d'après la manière de l'Amérique du nord, de bois dur, et semblent destinés à durer une éternité. On considère avec raison la flotte de la mer Noire comme notre véritable force maritime, attendu que les bâtimens construits dans les ports du nord sont d'un bois qui ne permet guère de compter que sur le service de dix ans.

Le comte Pahlen, notre gouverneur civil, qui a demeuré longtemps en Amérique, a examiné les navires à l'ancre, et exprimé toute sa satisfaction à l'administration des constructions. La saison commence à devenir orageuse, et l'on devrait se hâter de commencer les opérations sérieuses, si l'on veut faire encore cette année quelque chose avec succès contre la Porte.

(Gazette d'Augsbourg.)

#### VARIÉTÉS.

##### PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE,

Traduits de la *Scienza Nuova* de J.-B. Vico, par Jules Michelet, professeur d'histoire au collège Ste-Barbe.

(Second article.)

L'ouvrage de Vico est divisé en cinq livres. Le premier, intitulé *Des Principes*, contient quatre chapitres; le second, intitulé *De la Sagesse poétique*, en renferme onze; le troisième, intitulé *Découverte du véritable Homère*, en présente sept; le quatrième, intitulé *Du Cours que suit l'Histoire des Nations*, en offre pareillement sept; enfin, le cinquième livre, ayant pour titre : *Retour des mêmes Révolutions lorsque les Sociétés détruites se relèvent de leurs ruines*, contient, comme le livre premier, seulement quatre chapitres.

Comme nous l'avons dit dans notre premier article, le système de J.-B. Vico est d'une telle étendue, il est basé sur une métaphysique si subtile, qu'il n'est donné qu'à très-peu de personnes de pouvoir l'embrasser et le suivre : nous laisserons donc à de plus savans que nous le soin de le présenter dans son entier développement, et nous nous attacherons seulement à quelques-unes de ses parties. L'auteur, par exemple, commence par examiner dans son premier livre les prétentions orgueilleuses des Egyptiens relativement à la haute antiquité dont ils se vantaient; il établit ensuite que les Hébreux ont été le premier peuple, et il les fait suivre des Chaldéens, des Scythes et des Phéniciens; il donne alors la cinquième place aux Egyptiens, la sixième aux Grecs et la dernière aux Romains; puis il partage l'histoire des premiers âges du monde en trois périodes, en âge *divin* ou *théocratique*, en âge *hérotique*, en âge *humain* ou *civilisé*. Dans chacune de ces périodes trois langues correspondantes se parlent, la langue *hiéroglyphique* ou *sacrée*, la langue *symbolique* ou *hérotique*, et la langue *vulgaire*.

Assurément, comme Vico le fait observer, les Egyptiens et les Chinois se sont vantés d'une antiquité fort exagérée; mais quand il pose en fait que le peuple hébreu est le premier de tous, et que les Egyptiens ne doivent tenir, parmi les nations anciennes, que la cinquième place, cette assertion n'est-elle pas contraire autant à la chronologie du chevalier *Marshall*, qu'il rejette avec dédain, qu'à toutes les chronologies? Puisque Vico, dans l'établissement de son système, veut bien partir de la dispersion des enfans de Noë, après le déluge, comment se fait-il qu'il oublie si vite la *Genèse*, relativement aux contrées dans lesquelles se répandirent les fils de Noë et leurs enfans?

Les chronologies les plus estimées, celles que Bossuet, dans son admirable discours sur *l'Histoire universelle*, et le sage Rollin, dans son *Histoire ancienne*, n'ont pas craint de suivre, s'accordent toutes à placer l'entreprise de la *tour de Babel*, dans la terre de Sennaar, en l'an du monde 1724; les enfans de Noë y travaillèrent pendant 35 ans, et l'ouvrage fut abandonné par

eux en l'an 1757, époque de la naissance de Phaleg, fils d'Héber, lequel était arrière-petit-fils de Sem. Après la *confusion des langues*, Japhet et ses enfans se dirigèrent à l'occident et au nord, Sem et ses enfans à l'orient, Cham et ses enfans au midi. Mesraïm, second fils de Cham, passe en Egypte, et Chus, son frère aîné, s'établit dans l'Arabie. Bientôt Nemrod, fils de Chus, revient dans la terre de Sennar; il y bâtit Babylone sur la rive gauche de l'Euphrate, et, se jetant sur les terres d'Assur, second fils de Sem, il les réunit à ses états. Après la mort de Nemrod, son fils Ninus, seul maître en l'an 1839 de l'empire des Assyriens et des Babyloniens, bâtit la ville de Ninive, sur la rive gauche du Tigre.

Les chronologies suivies par Bossuet placent en l'an du monde 1771 les commencemens de la civilisation égyptienne, et les chronologies suivies par Rollin placent les commencemens de la civilisation chez les Babyloniens et les Assyriens, en l'an 1800. Depuis l'an 1878, époque de la naissance de Tharé, jusqu'en l'an 2009, époque de la naissance d'Abraham son fils, la postérité d'Héber, en suivant l'ordre de primogéniture, vit obscure et retirée dans un coin de la Chaldée, n'ayant d'autre gouvernement que celui de la famille, d'autre occupation que celle d'élever des troupeaux, d'autre science que celle des astres, et conservant précieusement la langue et le dieu de Noé. Ainsi, jusqu'à la naissance d'Abraham, 238 années se sont écoulées depuis les commencemens de la civilisation chez les Egyptiens, et 209 années depuis les commencemens de la civilisation chez les Babyloniens et les Assyriens. Peut-on soutenir maintenant, avec J.-B. Vico, que le peuple hébreu, qui ne paraît dans l'ordre des nations politiques et civilisées qu'après sa sortie d'Egypte sous la conduite de Moïse, c'est-à-dire en l'an du monde 2512, est le *plus ancien de tous*? Nous ne le pensons pas. Des hommes vivant sous le gouvernement de la famille, ainsi que le faisaient les Hébreux du tems des patriarches, ne sauraient, à notre avis, être regardés comme un peuple, et les Egyptiens, de même que les Babyloniens et les Assyriens, nous semblent les seules nations véritablement anciennes, en considérant leur état politique et leur état de civilisation.

Les observations astronomiques chaldéennes que le philosophe Callisthène envoya de Babylone à Aristote, partent de l'an du monde 1789, c'est-à-dire de 220 ans avant la naissance d'Abraham. Les Chaldéens ont donc une antériorité de 11 ans sur les Babyloniens, qui ne se montrent sur le théâtre de l'univers qu'en l'an 1800; mais la Chaldée n'ayant pas tardé de faire partie de l'empire fondé par Nemrod, ses habitans, familles toutes pastorales, sans lien véritablement commun, n'ont point formé corps de nation. Le voyage d'Abraham en Egypte date de l'an 2084, et la Basse-Egypte où il arriva était, à cette époque, sous la domination des rois arabes depuis 165 ans. Or, l'Egypte, avant l'occupation des Arabes, avait été régie par de très-puissans princes, et les merveilles étonnantes, exécutées sous leur gouvernement et par leurs soins, attestent, jusqu'à la dernière évidence, que les sciences et les arts étaient alors chez les Egyptiens dans l'état le plus florissant. On peut lire, à cet égard, ce qu'ont écrit Hérodote et Diodore de Sicile. A présent, en quoi consistaient les connaissances de Jacob et de ses enfans, quand ils passèrent en Egypte en l'an 2008? Ils avaient sur les Egyptiens le grand avantage de posséder une idée à la fois plus nette et plus juste du vrai Dieu; mais, simples pasteurs qu'ils étaient, étrangers en grande partie aux arts cultivés en Egypte, leur postérité ne put s'initier à ces arts et à ces sciences que pendant les 214 ans qu'elle resta comme en servitude chez les peuples de cette contrée.

Il est incontestable que la postérité d'Héber, ainsi que Vico le fait observer, a conservé sans altération les mommens de son histoire depuis le commencement du monde; mais, nous le demandons aux personnes plus que nous versées dans les sciences politiques et philosophiques, cela suffit-il pour faire considérer le peuple hébreu comme le *plus ancien de tous*? A cette question importante, et que les savans seuls sont appelés à décider, nous allons en faire succéder encore une autre qui ne l'est pas moins.

Le troisième livre de l'ouvrage de Vico est, comme nous l'avons dit, intitulé : *De la découverte du véritable Homère*. L'auteur y traite de la sagesse philosophique attribuée au prince des poètes, de sa patrie, du tems où il vécut, et de son génie dans la poésie héroïque : il trouve d'abord que dans le poème de l'Iliade, comme dans celui de l'Odyssée, il n'y a ni *sagesse*, ni *philosophie*; il fait observer ensuite, d'après un passage de Sénèque le philosophe, que ces deux poèmes pourraient bien n'être pas du même auteur, et s'appuie à cet égard d'un passage de l'Odyssée elle-même, où le roi de l'île des Phaciens, offrant à Ulysse un vaisseau bien équipé, pour le ramener dans son pays, lui fait remarquer que ses sujets, *experts dans la marine, seraient en état, s'il le fallait, de le conduire jusqu'en Eubée* : or, l'Eubée n'étant pas fort éloignée de Troie et de l'Asie mineure, où l'on présume que naquit le chanteur d'Ilion, notre auteur ne peut croire qu'Homère se soit trompé au point de regarder cette contrée comme la plus lointaine du monde grec, et

il pense alors qu'il y a un *Homère pour l'Odyssée*, comme il y en a un pour l'Iliade. Examinant à présent le tems où vécut Homère, et comparant les mœurs sauvages et féroces des héros de l'Iliade aux mœurs délicates et douces des héros de l'Odyssée, il juge qu'Homère a dû vivre pendant plus de 400 ans, et il conclut, par une foule d'observations ou philosophiques, ou philologiques, que le poète Homère n'a été que l'idéal ou le caractère héroïque du peuple de la Grèce racontant sa propre histoire dans des chants nationaux. C'est encore par des raisons semblables que l'auteur ne veut pas voir des individus dans l'Hermès des Egyptiens, dans le Zoroastre des Bactriens, dans l'Hercule des Grecs, dans le Romulus de Romains, mais bien des types idéaux, convenables au caractère national de chacun de ces peuples à l'époque.

Cette manière de voir est assurément très-neuve, très-savante, très-profonde; mais quand nous considérons qu'Hérodote a pris la peine d'écrire une *vie d'Homère*, dont nous devons la traduction au savant Larcher; quand nous sommes instruits que notre compatriote, M. Digas-Montbail, s'occupe depuis plusieurs années d'un très-grand travail sur Homère et sur ses admirables ouvrages, dans lequel ce poète ne sera bien certainement pas regardé comme un *type idéal*; nous n'hésitons pas de croire que le sublime Homère était un *homme*, tout aussi bien qu'Orphée, Linus, Hésiode, et tant d'autres que l'obscurité des tems anciens rendra d'éternels sujets de disputes.

Mais si J. B. Vico nous semble assez étrange dans ses opinions sur Homère, nous trouvons que, dans son second livre, il prouve très-bien que les fables de l'antiquité païenne ont été mal interprétées par les philosophes, et que les premiers hommes avaient dans l'instinct les germes de civilisation que le tems et la réflexion devaient ensuite développer. Il démontre d'une manière très-satisfaisante que les premiers humains, qui n'étaient que *sens* et *imagination*, furent naturellement et nécessairement poètes, et que, chez ces hommes grossiers, la *crainte*, l'*ignorance*, la *crédulité*, et non pas l'*imposture*, firent les premiers faux dieux devant lesquels ils se prosternèrent; il détaille fort bien ce que ces hommes pensaient et savaient à l'égard de la logique, de la morale, de la politique, de la physique, de la cosmographie, de l'astronomie, et la chronologie et de la géographie; enfin, il fait parfaitement connaître l'état et la composition des familles, leur éducation morale et physique, leur gouvernement, leurs usages et leurs mœurs.

#### A M. le Rédacteur du PRÉCURSEUR.

Monsieur,

Permettez-moi d'emprunter la voie de votre journal pour acquitter une dette sacrée, celle de la reconnaissance. A mon âge, dans ma position, j'avais besoin d'une belle écriture pour me procurer une honnête existence. M. le maire de Lyon qui ne laisse échapper aucune occasion de contribuer au bonheur de ses administrés, a daigné m'accorder l'appui de sa recommandation auprès de MM. les professeurs de calligraphie; et quoiqu'un grand nombre d'élèves à journée attendissent leur tour, ces Messieurs saisirent, avec autant de plaisir que d'empressement, une occasion de s'associer aux vues bienfaisantes de ce magistrat; et de suite on me mit la plume à la main. Ce fut le mercredi 25 septembre, dans la soirée, date de la lettre de M. le maire, et aujourd'hui samedi 28 du même mois, mon cours et terminé, je possède une écriture telle qu'en la montrant à côté de celle que j'avais, il y a trois jours, on pourrait me soupçonner d'imposture et de connivence avec MM. les professeurs, pour accréditer leur méthode. L'accusation serait d'autant plus fondée, que je suis tout étonné moi-même d'un changement si prodigieux et si prompt.

J'ai l'honneur, etc.

MONTAIGNE.

#### AVIS.

On désire, pour une maison de commerce, un teneur de livre qui puisse disposer de deux ou trois heures par jour, et fournir un dépôt de dix à douze mille francs. S'adresser, pour faire connaître son écriture est ses prétentions, par écrit, au bureau du journal.

On demande un apprenti cuisinier. S'adresser à l'hôtel des Princes, rue St-Dominique, passage Coudere.

Il a été perdu, le lundi premier octobre, un chien Boul-dog anglais, tout blanc, avec deux marques jaunes sur la tête. Les personnes qui l'auraient trouvé ou qui pourraient indiquer où il est, sont priées de s'adresser aux Montagnes-Françaises aux Bouteaux, elles recevront 20 francs de récompense.

M<sup>me</sup> Sauzy tient restaurant et pension, rue Ste-Catherine, n° 15, à l'entresol, près la place des Terreaux. On est servi à la carte ou autrement. On peut s'abonner au mois ou donner des cachets.

Pour 1 fr. 50 cent. On a trois plats, du dessert et une demi-bouteille de vin.

BOURSE DE PARIS du 1<sup>er</sup> octobre 1827.

( Deux heures et demie. )

Cinq pour cent, 101 fr. 80.

Trois pour cent, 72 fr. 25.

Ducats, 77 fr. 60.

